

JOURNEE D'ETUDE DU F.R.A.J.E. 17 mars 2007

« CES PETITS RIENS » QUI NOUS CONSTRUISENT

« Echo, murmures et petits mots ... inscrits dans la musique de la langue »

Evelio CABREJO-PARRA, psycholinguiste – Université de Paris 7

(...) parce que les mères dialoguaient avec leur nourrisson et dans un des ces films, j'ai observé que au début, la maman prenait son bébé et l'approchait de son visage en disant : « Mmm ... mmm ... » (comme « mmm c'est bon »). Et quatre mois plus tard, le bébé faisait déjà des sourires et cette même personne faisait à son bébé « Mm ... mm » (comme un aboiement) et le bébé était en train d'éclater dans des sourires extraordinaires.

Voilà une chose banale de la vie quotidienne mais qu'est-ce que cela veut dire, dire à un petit bébé « Mmmmm ... » (comme mmmm c'est bon !) et après « Mm, mm » (comme un aboiement) ? Par ces petites choses de la vie quotidienne, la mère est en train de donner une information précieuse au bébé : c'est que pour produire de la voix , il n'y a que deux manières de poser la voix : vous lancez l'air des poumons et vous criez de la voix, vous faites une obstruction totale ou partielle. Et quand on dit « Mmmmm ... » (mmm c'est bon), on est en train de produire avec une obstruction partielle, on laisse passer l'air qui produit ces petits sons.

Mais quand on fait « Mm » (aboiement), on fait une obstruction totale ; on commence par une obstruction partielle et paf on arrive à la totale et ça donne « Mm ».

Pour produire les sons du langage, on a besoin de ces deux opérations corporelles.

Pour produire un son de la voix, ou bien on produit une obstruction totale du courant d'air et vous produisez une consonne occlusive ou bien et vous laissez passer partiellement l'air et ça donne une consonne fricative ce que vous avez appris à l'école.

Mais ce qui est extraordinaire, c'est que la phonation du langage ne se voit pas directement. Il faut la faire comme ça par de petits jeux, de manière à ce que le bébé puisse aller chercher dans son corps ce qui se passe dans le corps de l'autre.

L'être humain a une compétence, c'est qu'en écoutant la production sonore, il est capable de lire, interpréter et traduire ce qui se passe dans le corps de l'autre et dans son propre corps. C'est comme ça que l'être humain apprend à parler.

Il y a un processus d'identification très profond qui consiste lentement à chercher toute l'activité musculaire de la phonation du langage pour pouvoir commencer à construire sa propre voix.

Le baby talk est précisément tout un petit travail pour donner au bébé toute une série d'informations. C'est pour cette raison que l'on est tout le temps en train d'ouvrir la bouche, de fermer les yeux, de faire toute une activité pour lui dire « il faut que tu commences à faire travailler ton corps, voilà je fais des mises en scènes pour que tu deviennes aussi un metteur en scènes ». C'est-à-dire pour que tu commences à entrer dans la culture et c'est ainsi que le sujet humain commence à se construire.

En fait, dans toute culture, tout bébé doit construire lentement, par tous ces moyens-là une trace symbolique de l'autre dans son petit esprit.

Mais comment se construit cette trace symbolique de l'autre ?

Le bébé commence à s'approprier quelque chose qui vient de l'autre, il le fait sciemment. Il commence à devenir l'autre en étant lui-même. Et le baby talk va dans cette direction-là. Mais l'autre aussi commence à entrer dans l'esprit par des moyens différents : c'est-à-dire que dans toute culture, on va organiser des rythmes alimentaires. Ici en Europe, vous avez tendance à nourrir le bébé toutes les trois heures au début après toutes les quatre heures, cinq heures et après pour voir s'il peut passer la nuit. C'est une manière culturelle d'introduire du temps dans la psyché du nourrisson. C'est le temps de la culture, ce n'est pas le temps de l'univers. On commence à lui donner une forme culturelle du temps. Le temps ne se voit pas mais le temps commence à entrer par des rythmes alimentaires qui sont tellement importants. Et c'est tellement important d'organiser des cadres temporels qui se répètent parce que c'est ça le rythme, c'est ça la musique.

Tout cela laisse des traces chez le bébé : la nourriture produit des effets intimes que le bébé est capable de sentir et de lire et ça s'intègre dans ces jeux-là où il y a un moment où ça vient. C'est pour cela qu'à l'hôpital, quand un bébé vient au monde, si on le nourrit chaque fois qu'il pleure, il pleure beaucoup – pas parce qu'il souffre – parce qu'il veut être nourri. Mais si on le nourrit toutes les trois heures, tout à coup il commence à se réveiller $\frac{1}{4}$ d'heure avant, etc.

Et c'est pour cela que le rôle de l'adulte, précisément pour aider à la construction de la psyché du bébé, c'est qu'il doit donner le cadre et respecter ce cadre-là parce que les bébés sont très assoiffés de ces cadres-là.

Si vous le nourrissez toutes les trois heures et qu'un jour vous êtes occupé(e) et que vous le nourrissez une $\frac{1}{2}$ heure plus tard, après, il n'a plus faim.

Ou si vous l'installez à la crèche : 8 heures du matin et reprise à 5 heures et qu'un jour, parce qu'il y a un embouteillage, vous arrivez à 6 heures, le bébé n'est pas dans le même état.

Cette capacité qu'a l'être humain à mettre le temps à l'intérieur de soi-même, le temps de la culture, est une compétence spécifique du bébé mais il faut le nourrir, il faut lui donner ce cadre temporel.

Ce cadre temporel, c'est aussi une manière d'introduire l'autre dans l'esprit.

C'est aussi une manière aussi de commencer à créer la possibilité de l'espace abstrait de la pensée. Mais pourquoi ?

Parce que déjà dans ce cadre temporel, à force de répéter rythmiquement les choses, tout d'un coup le nourrisson est capable de prévoir ce qui va se passer. Il attend. On commence à introduire un temps psychique. Par le temps de la culture que je lui donne, il commence à introduire sa propre temporalité interne, c'est-à-dire le temps psychique de ce qu'on appelle l'attente.

Attendre c'est parce que je me souviens qu'il y a quelque chose d'agréable qui a eu lieu, je veux que cela advienne encore une fois. C'est tout le temps de la psyché qui va donner le temps linguistique. Parce que ce souvenir de quelque chose qui a eu lieu, quelque chose du passé, dans le moment où on se souvient, c'est du présent, on veut que cela advienne, c'est une espèce de futur et c'est là où le désir commence à se mettre en mouvement.

Ce qu'on appelle le futur dans une langue, ce ne sont pas des formes temporelles à proprement parler mais c'est parfois quelque chose qui est profondément lié au désir.

En anglais quand on dit « I will go ... », ce n'est pas une forme temporelle, c'est désirer quelque chose. C'est quand vous dites « Allez chouette », c'est quelque chose qui est en rapport avec le désir.

Vous voyez que cette structuration de la temporalité, s'intériorise et à partir de ce moment-là, le bébé entre dans une activité psychique fondamentale : c'est qu'il peut prévoir quelque chose qui va venir. Et c'est pour cela qu'il faut lui donner la possibilité dans toutes les sociétés du monde qu'il puisse créer ce que l'on peut appeler « UNE ATTENTE JOYEUSE ».

Il attend avec joie que la chose advienne et ça c'est de la responsabilité de celui qui accompagne le bébé parce que c'est dans une espèce de musique que s'intériorise, cette attente joyeuse.

En fait, je crois que cette attente joyeuse est tellement importante dans la vie psychique de l'être humain que nous passons toute notre vie à attendre quelque chose. Et même la

littérature décrit cette chose tellement profonde qu'est cette attente que cela relance tout le temps la machine psychique.

Gabriel Garcia-Marquez a écrit un livre dont le titre est « ???? (espagnol) ??? » et en français « Personne n'écrira au colonel ». L'histoire de cet individu qui est un militaire retraité et qui attend la lettre qui dit « tu as ta pension, ta retraite ».

Il va tous les jours à la poste pendant quarante ans et la lettre n'arrive jamais. Mais il n'a pas encore accepté que la lettre ne puisse arriver. C'est ça l'attente, cette attente à laquelle on ne renonce jamais. Le jour où on renonce à cette attente-là, c'est fini, on n'a plus rien et c'est dangereux psychiquement.

Et vous voyez où commence l'attente joyeuse ?

C'est sur ça que je voudrais effectivement vous faire voir avec les yeux de l'esprit cette abstraction considérable qu'est l'architecture psychique d'un être humain et l'importance que joue le temps parce que la voix c'est du temps.

Pour en venir au baby talk, la mère qui parle lentement est en train de jouer une temporalité qui facilite la perception du son du langage.

En espagnol, par exemple (chaque langue a un baby talk spécifique, une manière spécifique, linguistique pour caresser le bébé) on parle au bébé de manière particulière en utilisant les diminutifs : on va dire « la manite », « la boccite », « la carita », « la narissita », « los ojitos » ... voilà le baby talk. Mais la personne qui parle va s'éterniser en « iiii » : « la cariiiita », « la maniiiiita ». Et comme tout termine en « ita », c'est une manière de dire voilà une manière de segmenter le mot, « c'est comme ça qu'on segmente le mot ». On donne au bébé une clé extraordinaire pour pouvoir segmenter l'onde acoustique. Ce qui est intéressant avec l'onde acoustique du langage, c'est que le mot n'arrive pas à l'oreille, c'est une illusion. Quand je parle d'ici, ce qui arrive à vos oreilles, c'est de l'onde acoustique et c'est vous qui introduisez une segmentation par rapport à votre lexique mental et qui donnez du sens à mon discours.

Ce qui arrive à l'oreille est une onde acoustique. Vous connaissez très bien le phénomène, c'est comme quand un étranger vous parle une langue que vous ne connaissez pas, vous entendez mais vous ne comprenez rien ! C'est cela qui arrive à l'oreille. Mais comme on est déjà dans la langue, on a l'impression que c'est moi qui vous donne le mot. Mais ce n'est pas vrai, c'est vous qui construisez le mot.

C'est tellement complexe qu'il faut donner des clés au bébé pour commencer à segmenter cette complexité que la science n'est pas capable d'expliquer, c'est comment on segmente une onde acoustique. Et les mères, par le baby talk, sont en train de donner ça, de donner toute une activité musculaire pour donner une sonorité. Ainsi on donne au bébé la clé de

comment on produit du son linguistique, comment on produit des sons occlusifs ou fricatifs, mais on lui donne aussi la clé de comment on les segmente quand il vient de l'autre.

En français, par exemple, une clé de segmentation c'est le jeu de la temporalité.

Quand vous dites en français « ce matiin », la dernière syllabe est très longue, « j'étais fatiguéééé », vous vous éternisez sur la dernière syllabe.

Et voilà, c'est une manière de dire au bébé, « chaque fois que tu écoutes une syllabe longue, ça veut dire qu'il y a quelque chose qui se passe ». C'est un mot qui termine, c'est un groupe nominal qui termine, une phrase, un discours qui se terminent.

On lui donne des indications de comment on peut utiliser la compétence naturelle de l'écoute pour entrer dans cette culture de la langue. C'est par le baby talk, c'est-à-dire de petites choses quotidiennes qu'on commence à lui donner une série d'informations extraordinaires. Si on ne donne pas ça au bébé, il ne peut pas se construire, il ne peut pas devenir sujet énonciateur, il ne peut pas introduire de temporalité interne parce que ce qu'on appelle un son linguistique (nous avons un peu été déformés par tout ce que nous avons appris dans la grammaire), en fait, ce qu'on appelle les mots que nous écrivons, avant que l'écriture n'existe, il n'y avait que la sonorité orale qui est une forme de musique. On peut dire que les mots sont de petits morceaux de musique qui ont dans chaque langue une régulation temporelle spécifique sous la forme de chemins syllabiques.

C'est ce qu'on donne au bébé par le baby talk. On lui donne des indications à prononcer, produire et écouter l'autre. La segmentation c'est ça, c'est-à-dire qu'on commence à le construire dans la double direction pour pouvoir créer des liens, pour préparer les interactions.

Vous voyez l'importance du baby talk ?

Elle est considérable et dans toute langue c'est pareil, il va y avoir cette manière spécifique de parler au bébé. Mais dans le baby talk de chaque langue, il y a des informations qui correspondent aux propriétés de la langue elle-même.

C'est pour ça que dans la baby talk du français, on allonge beaucoup la dernière syllabe.

C'est boooon ? Voilà, on lui donne un renseignement précieux pour dire, les syllabes sont très rapides.

C'est pour ça que le baby talk est extraordinaire.

Lorsqu'un bébé commence à babiller, il dit « tata », « mama », « papa », c'est l'occlusion totale.

Chez tous les bébés du monde, effectivement, le babil commence par les occlusives.

Il ne commence pas avec les fricatives, parce que c'est assez compliqué. C'est pour ça que les enfants ont tellement de difficultés à prononcer le mot « chat », ils disent « s(h)a ».

Tandis que « tata », « mama », c'est plus facile.

Vous voyez en même temps que c'est une manière d'inscrire d'autres symboliques dans l'esprit parce que tous ces gestes-là, faits sans nous en rendre compte, le bébé ne les possède pas. Quand nous commençons à devenir comme l'autre, en reproduisant les mêmes gestes que fait l'autre.

Ca va donner plus tard que si vous êtes né à Paris, vous aurez l'accent parisien. Si vous êtes né au Canada, vous aurez l'accent canadien. Si vous êtes de Bruxelles, vous aurez l'accent bruxellois.

C'est cette chose qui est extraordinaire c'est que tout d'un coup par ces petites choses-là, vous êtes en train de construire un sujet qui devient une espèce d'autre auquel tout le monde est convoqué.

Et voilà, apprendre une langue, c'est apprendre un ensemble de gestes moteurs pour produire du son en écoutant les autres parler.

Et c'est pour ça qu'il faut parler beaucoup au bébé, beaucoup, beaucoup. Il faut lui parler tout le temps, dès la naissance parce qu'en lui parlant – ce n'est pas parce qu'il comprend sémantiquement le discours – c'est qu'il est immédiatement en train de traiter toutes ces formes-là pour commencer à extraire les informations, qu'il est en train d'inscrire toute une série de gestes et de traits acoustiques des voix qui vient de l'autre. Le baby talk, c'est ça.

Je voudrais vous dire qu'apprendre une langue, c'est apprendre un ensemble de gestes qui sont exactement les mêmes chez les individus qui parlent la même langue. Et après, on va le voir, c'est apprendre tout un ensemble d'opérations mentales qui sont dans l'esprit des personnes qui parlent cette langue-là.

L'activité motrice, comme l'activité mentale sont des opérations qui se transmettent de générations en générations. C'est pour ça que la langue forme un prototype culturel spécifique c'est-à-dire qu'elle est là avant de venir au monde : on arrive, la langue est là, on s'en va et la langue continue. C'est-à-dire que la langue c'est l'expérience humaine contenue en elle-même, que tout individu doit s'approprier de cette expérience humaine.

Le baby talk, c'est la manière de permettre de petits pas de nourrissons dans cette expérience humaine pour qu'il devienne membre d'une communauté linguistique.

Il y a des choses qui sont extrêmement importantes : toutes ces traces que laisse l'autre se font aussi, en plus de la voix et du rythme alimentaire, par le rythme des présence et absence.

Dans la famille, on va voir son bébé, voir si la couverture n'est pas sur la tête et on revient, on crée un rythme d'aller et venir.

On ne se rend pas compte que l'on fait comme ça. On va voir son bébé, même quand il dort. On va créer le rythme de présence et absence.

Ca va devenir de petits jeux comme le jeu de « coucou ». C'est un jeu de rythme de présence et absence pour le bébé : « Je suis là, je ne suis pas là ». Mais si je ne suis pas là, je vais revenir. Ca crée l'attente et ça va dans cette cohérence où je voudrais vous conduire. C'est dans une simultanéité temporelle, c'est d'une banalité un petit jeu de « coucou » mais qu'est-ce que c'est important.

C'est une manière de dire au bébé « même quand je ne suis pas là, tu peux compter sur mon retour ». C'est formidable, tout cela ça prépare à pouvoir prévoir ce qui va se passer.

Ces petites choses qui viennent de la vie quotidienne, c'est ce qui constitue finalement un bébé dans toutes les cultures.

En même temps, par ces petits jeux de coucou, que l'on passe tout son temps à faire, le bébé aime beaucoup ça, on est en train de faire une espèce d'anticipation en disant en fait « mon absence, l'absence de la mère, ça va devenir une réalité un jour, il faut que tu te prépares lentement, lentement. Je serai là mais un jour, je ne serai plus là ».

C'est dans ces choses-là que vont s'intégrer des choses beaucoup plus profondes que simplement une présence réelle et physique, c'est probablement l'interdiction de l'inceste qui est créée dans ces moments-là. Un jour, je ne serai plus là pour certaines choses.

L'interdiction de l'inceste n'est pas expliquée aux enfants, ils la comprennent par des choses, des gestes tellement sophistiqués que les bébés sont capables de comprendre ça.

Je suis persuadé que dans le jeu de « coucou » il y a une information tellement complexe pour le bébé, très complexe.

Il y a tellement de choses qui se passent dans la vie quotidienne, dans toutes les cultures, d'un bébé mais tout cela est orienté vers quoi finalement ? C'est pour que le bébé puisse créer une représentation de l'autre dans son esprit. C'est en fait ça.

Pour qu'il crée l'autre dans son esprit, toutes ces choses-là, la présence/absence, le rythme alimentaire, la voix, les caresses tout à coup se crée l'énigme qui constitue le langage et qui constitue l'homme, c'est-à-dire que le nourrisson ne pleure pas pour pleurer mais il pleure pour s'adresser à quelqu'un.

On pleure pour s'adresser à quelqu'un parce que l'autre fait partie de moi-même et c'est pour ça que je peux le trouver dans la nature. Si l'autre n'a pas été construit dans la psyché du nourrisson, il ne pourra pas appeler : il va crier mais il n'appelle pas, il ne demande pas.

C'est le drame de l'enfant autiste qui, en fait, ne peut pas appeler parce que probablement, il n'a pas d'autre dans son esprit. Si l'autre ne se construit pas, vous ne pouvez rien faire.

Quand le bébé entre dans la demande, qu'il peut demander la présence de quelqu'un qu'il est devenu homme.

A partir de ce moment-là, il va s'humaniser.

Il va pouvoir parler. C'est la belle définition des Grecs qui disaient que « l'homme, c'est celui qui parle ». C'est inhérent à l'homme de parler. Parce que l'homme a une possibilité spécifique de construire la représentation de l'autre pour lancer la machine, que tout doit tomber ensuite dans cette machine-là.

On va avoir le sentiment de ne pas être écouté quand on appelle. Même si la maman arrive.

On crée le désir d'être écouté et c'est un désir qui n'est jamais satisfait et qui fait souffrir, et tout le monde le porte dans l'inconscient ce sentiment de n'avoir pas été entendu et écouté.

Il faut apprendre à réguler ces temporalités : on ne peut pas être présent à chaque appel, il va falloir que le nourrisson intègre toutes ces choses.

Voilà cette complexité : d'un côté la construction psychique et de l'autre les banalités qui la nourrissent ... et le rôle de l'adulte qui doit lui donner cette nourriture.

Quand le bébé a construit l'autre, cet autre va se déployer selon la culture finalement.

Ca entraîne un paradoxe que toute psyché humaine est hybride et contient un autre qui fait partie de lui-même, mais c'est un autre abstrait. Il voit que ça se construit, après on peut en faire des activités partagées et c'est ça qui est extraordinaire.

Le bébé regarde ce qu'on lui montre on commence immédiatement au début ce face à face et après le 4^e mois, c'est fini, je te montre quelque chose et tu le regardes.

C'est fini le jeu de face à face et à partir de ce moment-là on crée un triangle par lequel entre tout le monde extérieur et toute la culture. C'est là qu'on peut commencer à éduquer le bébé parce qu'il a déjà été construit psychiquement. C'est ce qui s'appelle de naître psychiquement pour pouvoir être éduqué et cela se passe dans les 4 premiers mois.

Vous pouvez passer toute la vie à lui montrer des objets parce que le monde a tellement d'objets que cela reste à peine une ébauche.

Après c'est le bébé qui vous montre des choses et vous entrez dans les activités partagées.

J'espère qu'au travers de ce que je dis vous commencez à comprendre comment chacun d'entre nous se construit.

A trois, quatre mois, le bébé est assoiffé de tout ce qui est musical, la musique l'intéresse et c'est pour ça que dans toute langue, il faut qu'il y ait de la nourriture dont le bébé a besoin.

C'est pour cela que dans toute langue, il faut qu'il y ait des berceuses et des comptines. Une langue qui n'a pas de berceuse n'est pas une langue.

La berceuse c'est la poésie dont la psyché du bébé a besoin pour nourrir ses besoins psychiques de musique.

Aider le bébé à entrer dans ce mouvement c'est aussi pourquoi pas introduire des livres et le regard conjoint, toutes ces choses que vous connaissez très bien, activités partagées, etc, il y a des livres qui sont construits si le principe du babil pour amener le bébé plus loin dans la langue.

« Ou libou niche »

Ce qui m'intéresse dans ce livre, c'est qu'il dit : « La pie niche haut, l'oie niche bas ». L'adulte introduit l'opposition haut et bas, le bébé n'en est pas encore là mais pourquoi ne pas anticiper, ça va arriver un jour. Mais très vite, on va utiliser le babil de l'enfant, c'est-à-dire la répétition de la même syllabe (papapa, mamama, ...). Mais ici on va répéter la même syllabe pour dire « L'hibou niche ni haut ni bas » : par l'intonation de la voix, on est en train de dire au bébé, le « ni » de niche, n'est pas le même que celui de « ni haut ni bas ». Je lui donne toute la grammaire.

C'est comme ça qu'un enfant s'approprie la grammaire.

Le « ni » de ni haut, ne bas n'a pas la même musique que celui de niche. On donne au bébé une information incroyable, musicale qu'il distingue très bien. C'est la musique de son babil qui est en train de fonctionner.

« Où l'hibou niche » utilise le babil de l'enfant.

De bas de grand « an, an » comme « tata ». C'est la reprise du babil, mise dans le mouvement de la poésie de la langue.

« Derrière la barrière », le bébé adore ça parce que c'est son babil qui est utilisé dans la langue, c'est la même syllabe répétée à une certaine distance.

« Dessus la tenture (?) », c'est la prolongation du babil de « tatata », pour l'inviter à découvrir le lexique de la langue et la poésie dans la langue, parce que c'est la poésie déjà. Pour qu'il y ait de la poésie, il faut qu'il y ait la musique de la langue, on va mettre une syllabe à une certaine distance de l'autre pour créer une rime poétique.

Quand on dit « Zou, le matou », je suis en train de faire deux sons pas très séparés mais un petit peu déjà par rapport au « tatata ».

Et voilà qu'accompagner un bébé « dedans l'éléphant » (« an,an »), c'est prendre son babil et l'introduire dans la langue pour le conduire et commencer à lui donner les clés de la poésie de la langue.

Dans toute langue, il y a de la poésie et dans toute poésie, il y a un travail sur la musique de la langue. C'est la raison pour laquelle on ne peut traduire une poésie ou bien aller chercher dans la langue de traduction la musique qui correspond à la langue d'origine.

C'est extraordinaire ce qu'on peut donner à un bébé avec des choses comme ça.

On est en train de donner un cours de poésie en utilisant ses compétences de production et en même temps en lui donnant la complexité de la langue.

Ces petites choses de la vie quotidienne sont nécessaires à la construction de la psyché humaine.

« Et à gauche de la cloche, à droite de la boîte ». Droite et gauche c'est plus tard mais ici, c'est la « droite », à ça, le bébé est très sensible, c'est-à-dire qu'au début, le bébé est complètement enchaîné par le contenu musical de la langue, par son babil, par la berceuse, par la comptine.

Lentement, il va entrer dans la sémantique, de l'harmonie musicale.

On va commencer à créer l'harmonie sémantique. Si le bébé n'est pas attaché à cette harmonie musicale, l'harmonie sémantique devient un problème, les sons vont rester vides.

C'est une banalité de dire que ce que vous avez appris en linguistique a un signifiant et un signifié, que toute sonorité contient un sens, que la grammaire dit la forme et le contenu.

Pour qu'il y ait un contenu dans le mot, il faut que la voix qui accompagne le bébé ne se confonde pas avec les autres voix. Il y a une voix qui contient quelque chose et d'autres qui ne le contiennent pas.

C'est par ce petit jeu là, que finalement plus tard, on prononce le mot « table ».

Pour le mot « table », il y a un concept, le signifiant devient une enveloppe de contenu mais c'est possible parce que la voix, au début, était déjà le contenant de bébé, la voix de celui qui s'occupe du bébé le contient.

Tout cela est merveilleux. C'est de la philosophie, de la psychologie, de la psychanalyse ??? les esprits qui sont concernés par ces choses-là.

C'est intéressant de s'y connaître un peu (dans ce domaine) lorsqu'on est responsable de la toute petite enfance.

Le voyage est long. J'ai simplement essayé de construire l'autre. Les conséquences de cette construction ce sont toutes les activités partagées, dans la culture et cet autre va se déployer de manière différente selon la culture.

En même temps, quelle responsabilité. Il faut que cet autre, le bébé soit construit par rapport à ce qu'on lui donne. C'est intéressant que cet autre soit quelque chose qui accompagne le bébé, qu'il le soulage, qui ne l'attaque pas. Parce que si cet autre n'accompagne pas, ne donne pas la possibilité au bébé de construire cette « attente joyeuse », si cet autre-là, on ne veut pas le

convoquer, alors la machine psychique commence à se désorganiser.

La qualité de cet autre-là dépend aussi de ce que vous faites. Le bébé vous prend des choses à votre insu pour se construire et nous avons comme principe éthique l'accompagnement des bébés, c'est comment lui donner, en plus de ses compétences, comment le nourrir en essayant que cette construction symbolique de l'autre soit extrêmement positive.

Parce que cet autre, il va l'accompagner toute sa vie.

Parce que parfois on se rend compte que d'autres attaquent et là, c'est catastrophique.

Pourquoi cet autre peut attaquer ? C'est un mystère.

Le propre de cet autre c'est qu'il permette au bébé de construire cette attente joyeuse.

Tout cela va très loin. La première fois que j'étais venu vous parler, j'avais beaucoup insisté sur la construction de la voix, je n'en reparlerai pas aujourd'hui. Je voudrais surtout insister sur la construction symbolique de l'autre, la construction du début de l'architecture psychique de l'être humain. Ce rapport à la temporalité est très bizarre : on se rend compte que finalement, l'homme s'est séparé de l'univers en créant le temps de la culture.

La musique de la langue et la poésie qui viennent dans le même mouvement. C'est pour cela que à l'Association « ACCES » je pense que la musique, la poésie, les arts, ne sont pas le suppléant de l'âme humaine. Ils font partie intégrante de l'âme humaine. Ce n'est pas la même chose, ce ne sont pas des choses en plus, ce sont en fait des choses qui font partie.

Toute psyché doit avoir un rythme musical. Toute psyché doit avoir un babil, c'est la manière d'entrer dans la musique de la langue, dans l'atmosphère de la langue et dans la relation de la temporalité sociale.

Toute psyché doit avoir cette possibilité de créer une attente joyeuse. C'est ça votre rôle, essayer de rester dans la psyché du bébé sous la forme d'attente joyeuse. Là vous aurez fait un travail merveilleux.

En plus de cette harmonie musicale, il faut aussi créer l'harmonie de la pensée.

A partir du livre « un album », où se met en place le regard conjoint, il faut créer ce qu'on appelle l'harmonie de la pensée. Dans le récit, il y a des albums qui préparent quelque chose au niveau du récit. C'est pour cela que l'on dit « il y a un canard » et après, on va reprendre « il s'appelle Bernard »

C'est-à-dire que je vais poser quelque chose que je vais maintenir tout au long de mon récit. Je pose à l'avant que je suis Bernard le canard par les techniques ?????. Je vais faire une construction qui ajoute quelque chose et je conserve là derrière du musical : gâteau, seau, plage, etc. En même temps que je porte des mots, je porte aussi de la musique. C'est comme ça que parler, c'est poser quelque chose : au fur et à mesure de la musique on crée une harmonie sémantique après avoir créé une harmonie musicale de la langue.

Dans « Grognon pas question », il n'est pas question de babil. De toute manière, ils s'en vont à la plage avec pelles et râteaux installés dans des seaux. Vous voyez « au, au, au » c'est une reprise du babil d'une autre manière mais en même temps on ajoute des personnages que l'on conserve au fur et à mesure que l'on avance. C'est ce qui constitue un récit. Un récit, c'est amener quelque chose et le conserver au fur et à mesure que l'on avance. Ici on conserve à la fois les personnages et la musique de la langue. C'est cette double harmonie qui me paraît intéressante.

« Mémé est du voyage, si nous sommes à la terre, elle ne voit pas la mer ... plage »

« Voyage », « plage » que fait la poésie, mais j'introduis cette Mamie etc.

C'est seulement dans la mémoire du texte et l'image est reconstruite.

C'est ça un récit, au fur et à mesure qu'on avance on introduit de l'information mais toute celle qui était introduite avant reste dans la mémoire du récit.

On a besoin de structurer la langue pour que la mémoire du récit puisse exister.

« Ballon s'appelle ballon » : le babil est présent mais voilà qu'est introduit « ni devant ni derrière, la poupée à la mer qui ne voit pas la mer »

« Perché sur un ourson », Ballon, on rappelle des choses qui ont été proposées auparavant : la plage, les râteaux, tout cela est ce que l'on peut appeler la construction du fil de la pensée.

« Camion, avion » : terminaison en « on » mais en même temps il y a « camion » et « avion » qui sont différents.

C'est une harmonie sémantique enveloppée dans une harmonie musicale.

Qu'est-ce qu'un récit ?

C'est ce qu'on apprend à un bébé et qui ne peut pas être expliqué théoriquement. C'est un problème philosophique, psychologique ou tout ce que vous voulez, c'est que au fur et à mesure que l'on parle, il faut qu'il y ait une cohérence de la pensée.

Que faut-il pour créer une cohérence de la pensée ? Chaque langue est faite pour cela. La clé est la suivante : j'introduis quelque chose : « il y a un canard » qui pose le discours, « qui s'appelle Bernard ». Qui, c'est une manière de ne pas oublier le canard que je viens de poser. Ce que vous appelez un pronom relatif, c'est une manière de conserver dans la mémoire. Ce

canard extraordinaire, chaque fois. Chaque fois, vous êtes en train de vous rappeler exactement ce que vous avez posé, y compris par l'orthographe. Par exemple si vous dites « il y avait un petit poussin qui se sentait abandonné ». Quand vous le posez dans le récit « parce que sa maman n'était pas là », « sa » introduit la maman, mais ça conserve la trace du poussin. « Parce que sa maman l'avait laissé tout seul là ». Le « L » avec apostrophe, c'est le petit poussin qui est posé là par le possessif qui le concerne.

Dans chaque récit vous avez besoin de l'harmonie de la langue pour construire l'harmonie de la pensée. Il ne faut pas oublier ce qui a été posé et pour conserver ce qui a été posé vous avez besoin de pronoms, de relatifs, des démonstratifs.

Tout ce que nous avons c'est parlé dans le chapitre sur la mère.

Nous faisons un chapitre sur le pronom, pour les démonstratifs, un autre pour les relatifs etc.

Tout ce que nous mettons dans la grammaire est nécessaire pour construire le fil de la pensée.

Il faut qu'il y ait une harmonie, que je pose quelque chose que je ne dois pas oublier.

Et si je l'accompagne aussi de la sonorité de la langue, c'est la double harmonie : musicale et sémantique.

Chaque fois qu'on raconte une petite histoire, on a besoin de toute la langue.

C'est une manière de montrer à l'enfant comment est la langue. Vous vous rendez alors compte de l'importance de lire à haute voix.

Chaque fois que vous lisez un petit livre, vous faites une quantité de choses dont vous ne vous rendez pas compte. On dit à l'enfant « regarde la langue se met en chaîne comme ça dans l'histoire, aussi comme ça, aussi comme ça, ... ».

Chaque histoire, en étant une histoire a besoin de toute la langue. C'est ça donner la langue, la langue ne s'enseigne pas, elle se transmet. On la met en scène et par la mise en scène, le bébé est capable d'extraire.

C'est pour cela que dans toute langue, il faut qu'il y ait des comptines. Parce que la langue de la vie quotidienne est un peu désorganisée. Je fais à ce moment-là, je répète les choses, etc. Tandis que dans une comptine, il ne faut pas répéter trop. Dans une comptine, je commence quelque chose, je développe et je ferme, c'est cela un conte. Je développe une idée, je l'introduis et je la ferme. Pour donner un sens. Pour vous faire part de l'harmonie la pensée, vous avez besoin de tous les morceaux de la langue.

Dans toute petite histoire (nous n'avons malheureusement pas le temps de faire un exercice) vous allez trouver tout ce que la grammaire a séparé sous forme de chapitre différent.

Vous êtes en train de faire une théorie impressionnante en utilisant de petites choses de la vie quotidienne.

C'est pour cela que la lecture à haute voix est précieuse parce qu'elle va sortir l'enfant de la vie quotidienne qui est pleine d'injonctions : « fais ça, ne fais pas ça, vas-y, viens-là, ... ».

Dans les albums, les contes, la littérature en général, il n'y a pas d'injonctions, c'est une langue de pour écouter, se laisser aller. En plus il y a de petits personnages, dans les contes d'enfants, ce qui est très important. Le personnage dans le texte n'a pas de désir en tant que tel tandis que l'autre, dans la vie quotidienne, a un désir ; il est tout le temps en train de m'imposer son désir.

L'enfant est tellement soumis aux désirs de celui qui l'accompagne qu'il faut lui donner la possibilité un peu de trouver son âge par lequel il fait passer ses désirs. Un personnage n'a pas de désir en fait mais me permet de faire passer discrètement mes désirs. C'est un des ??? du désir hors de l'injonction de la vie quotidienne. Voyez ce qui est précieux à la fois, c'est l'injonction importante pour entrer dans l'interdit, dans la culture et tout cela mais en même temps, il faut que mon désir puisse se promener tranquillement pour donner ces petites choses de la vie quotidienne en lisant un petit album, un petit conte.

Tout cela est extraordinaire mais ce qui l'est encore plus, c'est que dès que le bébé a construit l'autre, il entre dans une demande perpétuelle. Dès qu'on a construit l'autre, notre vie se fait dans une demande perpétuelle. On demande tout le temps, on est des demandeurs.

Quand on parle, on parle parce que l'on veut que l'autre nous écoute, parce que je veux me faire exister en tant que locuteur, l'enfant est un interlocuteur. Parce que c'est une demande perpétuelle.

La psyché à ce moment-là déclare son altérité, c'est demander, demander, demander ...

Dans ce rapport d'altérité sous forme d'intersubjectivité dans la vie quotidienne, l'intersubjectivité de la vie quotidienne est souvent ce que j'appelle « l'intersubjectivité carnassière ». Elle est très dure, elle n'est pas évidente.

La littérature permet alors à l'enfant de se déployer sans être nécessairement dans une intersubjectivité carnassière parce que c'est lui, là, qui décide comment son désir va se développer. C'est important pour donner la liberté psychique.

En latin livre se dit « libre » qui est de la même racine que « libertas, libertatis » liberté.

Le livre est synonyme de liberté psychique dans la lecture à haute voix ou quand on lit tout simplement. Parce qu'on ne peut pas forcer quelqu'un à écouter. C'est lui qui écoute, on nourrit cette compétence à écouter mais on ne peut forcer personne à écouter.

Si la liberté existe encore, c'est bien dans le fait qu'on ne peut pas forcer quelqu'un à écouter. C'est impossible.

Par la lecture à haute voix, par ces petites histoires, vous êtes en train d'ouvrir cette liberté qui est encore cachée dans cette petite activité-là.

Quand vous lisez vous êtes libre, personne ne vous donne des ordres pour comprendre ce que vous êtes en train de lire. Vous retenir de petites choses, ce que vous retenir n'est pas la même chose que ce que retient le nourrisson à qui vous lisez le livre.

Nous sommes libres de retenir les petites choses ou de ne rien retenir. Si on retient les petites choses c'est parce que c'est certainement quelque chose à quoi vous n'avez jamais pensé et le livre vous y fait penser.

Où à travers ces petites choses retenues, il y a des choses en moi qui n'avaient pas pris forme et qui maintenant prennent forme. Le récit est fait pour cela en fait.

Quand je disais au début que les deux questions fondamentales étaient : quelles sont les compétences d'un bébé ? comment peut-on les nourrir ? comment donner un ??? positif à l'intérieur(?).

Effectivement l'autre question c'est que tout ce qui est intersubjectivité implique la souffrance psychique. Il y a de l'amour parce qu'il y a l'autre, je le répète souvent ; il y a de la haine parce qu'il y a l'autre ; il y a la jalousie parce qu'il y a l'autre ; il y a le sentiment d'abandon parce qu'il y a l'autre ; il y a le sentiment de ne pas être reconnu dans son travail parce qu'il y a l'autre.

Nous sommes des mendiants dans ce sens-là et tout cela fait partie de toute psyché humaine au moment où l'autre s'est installé dans notre esprit.

Comme tout cela n'est pas évident, cela fait souffrir.

A ce moment-là, il y a la littérature qui va créer un espace différent dans l'esprit humain. Chaque fois que je parle, je répète mon discours au moment où j'ai dit la chose.

Tandis que quand on dit « il était une fois », je crée le temps de la littérature, le temps du récit. Je vais alors poser la chose dont je vais parler comme absente. Il y a trois ans, je vous avais beaucoup parlé de la construction de la représentation de l'absence mais je n'en reparlerai pas aujourd'hui.

A deux ans, tout être humain est capable de faire des phrases négatives (cfr. On lui donne un médicament qui ne lui plaît pas, il dit « pas bon », on lui propose une douche, il dit « pas tête » - pas mouiller ma tête, il est en train de prendre son yaourt très sucré qu'il adore et quand il est vide il dit « y a plus, enco »). En français, c'est une opération considérable de dire « y a plus », ça veut dire que la chose était présente à un moment donné et que maintenant je la pose comme absente.

En fait j'ai parlé la première fois de la construction de ces opérations-là, mais une fois qu'une personne peut poser la présence et l'absence par le langage, il est adulte. La vie de l'être humain est un jeu de la représentation perpétuelle de la présence et de l'absence.

Comme beaucoup de choses font souffrir dans l'esprit, la même culture, la même langue va donner une astuce culturelle celle de créer le récit. Le récit, c'est-à-dire que la chose dont je parle à ce moment-là je la pose comme absente puis je la pose comme présente à un autre moment ; même si ce sont des choses dont je souffre à ce moment-là.

Quand on lit un conte à l'enfant, il ne faut pas dormir parce que cela l'angoisse que par la représentation de l'absence, l'être humain peut nommer ce qui n'existe pas pour le faire exister dans le langage. Le langage crée alors une liberté folle de création qui peut nous conduire même à la folie.

Quand je dis « une fourmi de 18 mètres avec un chapeau sur la tête, ça n'existe pas », le langage peut créer ce qui n'existe pas.

Le récit c'est une astuce culturelle pour parler des choses qui me font souffrir mais je parle sous la forme de la littérature ; c'est que j'ai dit à ce moment-là est absent mais présent dans le discours et en même temps, je le mets dans l'expérience humaine des autres pour faire un ensemble, pour me faire accompagner. C'est ça la culture, c'est ça le récit.

C'est pour ça qu'il faut donner beaucoup de récits aux enfants pour qu'ils créent leur espace interne dans lequel ils peuvent se regarder.

Le langage, c'est une forme de récit dans lequel on peut se regarder, on peut se regarder à travers le récit.

Et notre vie, c'est un récit qui ne finit jamais, il faut savoir construire un récit qui soit relativement compatible avec nos désirs et c'est ça la littérature pour enfants.

Maintenant, comme il y a des choses qui font souffrir les enfants, à deux ans, dans toutes les cultures, les enfants ont des difficultés pour aller dormir, ils commencent à avoir des cauchemars, à avoir mal au ventre, ils vont se mettre dans le lit des parents, c'est parce que, par la représentation de l'absence, ils découvrent naturellement, dans toute culture le fait qu'on a la possibilité de sa propre absence, c'est-à-dire que le fait qu'on est mortel et c'est un problème de langage. Mais la culture doit venir immédiatement délivrer l'être humain de cette angoisse pour rendre la vie psychique possible vis-à-vis de tous ces fantômes qui nous attaquent à l'intérieur. La culture, ce n'est pas pour déclasser l'autre, la culture c'est pour rendre la vie individuelle et sociale possible. Tout cela ??? qui rend la vie de l'enfant relativement intéressante.

Lecture du livre « Ferme les yeux ».